
Françoise Guimbert, la marraine du maloya

François Bensignor

Résumé

C'est un amour de femme, vive et pétillante de gaieté. Une femme généreuse, dont la vie est un modèle de persévérance. Très populaire à La Réunion depuis son premier 45 tours sorti en 1978, Tantine Zaza, peu de gens la connaissaient en dehors de son île jusqu'à ce qu'elle enregistre en 2001 l'album Paniandy. Cette rare héritière du maloya d'autrefois, surnommée "Tantine Zaza & casse toute", nous éclaire sur sa vie. Elle reviendra en France en mars 2004.

Citer ce document / Cite this document :

Bensignor François. Françoise Guimbert, la marraine du maloya. In: Hommes et Migrations, n°1247, Janvier-février 2004. Vers un lieu de mémoire de l'immigration. pp. 105-110;

doi : <https://doi.org/10.3406/homig.2004.4134>

https://www.persee.fr/doc/homig_1142-852x_2004_num_1247_1_4134

Fichier pdf généré le 27/02/2019



Françoise Guimbert, la marraine du maloya

*C'est un amour de femme,
vive et pétillante de gaieté.*

*Une femme généreuse, dont la vie
est un modèle de persévérance.*

*Très populaire à La Réunion
depuis son premier 45 tours sorti
en 1978. Tantine Zaza.*

*peu de gens la connaissent
en dehors de son île*

*jusqu'à ce qu'elle enregistre
en 2001 l'album Paniandy.*

*Cette rare héritière du maloya
d'autrefois, surnommée*

*"Tantine Zaza & casse toute",
nous éclaire sur sa vie.*

*Elle reviendra en France
en mars 2004.**

Françoise Guimbert a chanté son *maloya* plein d'enthousiasme et de fraîcheur de l'Europe à l'Australie. Le 7 juin 2003, elle était ainsi heureuse de fêter ses cinquante-huit ans en France, sur une scène du festival Musiques métisses d'Angoulême. De retour de tournée, elle forme un nouveau groupe, élabore le répertoire d'un autre album à paraître en 2004 et enregistre un premier single, "Débouloonné". Bien dans la veine à la fois réaliste, humoristique et tendre de Françoise Guimbert, cette chanson raconte l'histoire d'une femme tombée amoureuse et qui suit son homme comme un petit chien. En rupture avec les arrangements jazzy de *Paniandy*, ce nouvel album revient aux traditions réunionnaises. Françoise Guimbert y chante un *maloya* endiablé, mais aussi les mélodies nonchalantes du *séga-maloya*. On les retrouvera sur le portrait filmé, *Françoise Guimbert dans le temps*, réalisé fin 2003 par Anna Production (Paris) et RFO Réunion, où la chanteuse apparaît en marraine du *maloya* féminin avec à ses côtés Nathalie Natiembé et Christine Salem, deux filles qui ont suivi sa voie.

H&M : Connaissez-vous les origines de vos parents ?

Françoise Guimbert : J'ai appris que mon père venait de Côte d'Ivoire et ma mère d'Inde. Chaque année, de jeunes étudiantes et étudiants à l'université viennent chez moi pour découvrir, apprendre et comprendre le *maloya*. Une de ces étudiantes m'a demandé si elle pouvait écrire ma biographie et elle a recueilli le récit de ma vie. Je crois qu'elle a compris ma vie d'enfant, d'adulte et maintenant de femme âgée. J'en ai été très heureuse. C'est elle qui, à travers ses recherches, a retrouvé les racines de ma famille.

Comment avez-vous rencontré le maloya ?

Le *maloya* est venu à moi quand j'étais toute petite, à l'âge de cinq ans. J'étais au mariage de mon frère à La Rivière des Roches, vers les Hauts de Saint-Benoît, et j'ai vu des dames qui dansaient. À l'occasion des mariages, on dresse ce que l'on appelle chez nous une

(*) Tournée en Aquitaine :
jeudi 25 mars 2004,
Scène nationale de Bayonne ;
vendredi 26 mars :
Oloron-Sainte-Marie ;
samedi 27 mars : Saint-Astier ;
jeudi 1^{er} avril : Arcachon.



"Le seul diplôme que j'ai, c'est celui de l'humour ! Je fais passer de l'humour dans les histoires racontant la tristesse, la séparation, les difficultés de la vie, ce qui touche à la nature."

"salle verte" : une sorte de case, dont le toit de branchages est recouvert de feuilles de cocotiers. Et c'est dans un petit coin de cette salle verte, au mariage de mon frère, que j'ai vu dans la nuit ces dames qui dansaient et qui chantaient, chantaient... Elles avaient en dansant des expressions comme si elles se sentaient bien, si bien avec elles-mêmes. Je trouvais ça

si joli, si beau ! C'étaient les pieds qui marquaient le rythme, il n'y avait pas de "rouleur" ni de percussion, rien que les pieds et même pas de chaussures. J'ai demandé à ma maîtresse d'école : *"Mais c'est quoi ça ?"* Et elle m'a dit : *"Ça, c'est le maloya."* J'ai dit à ma maîtresse : *"Je voudrais aller danser."* Mais elle m'a

répondu : *"N'y va pas ! Les gens vont t'écraser. Ils ne te verront même pas tellement ils se sentent bien avec eux-mêmes..."* Le lendemain, en rentrant à la maison, j'avais dans la tête cette chanson qui parle d'une fille qui est bonne à marier et s'en va chez son homme. Et puis après, j'ai oublié en jouant à la marelle ou à cache-cache. Un jour, beaucoup plus tard, j'allume la télé (c'était encore du noir et blanc) et je vois des jeunes en train de parler d'une chanson, d'une musique. Et soudain, je réentends la chanson, la musique du mariage de mon frère... Ça m'a donné envie de faire une chanson. J'y ai pensé très fort et j'ai écrit "Tantine Zaza" (elle chante).

Pourquoi "Tantine Zaza" ? C'était pour qui ?

C'était pour moi, pour raconter ce que j'avais vu alors : plein de dames qui dansaient, avec leurs chiffons, leurs robes gonflées, l'habit créole comme en Amérique... La chanson raconte le petit monde de mon souvenir. C'est imaginé, mais ça semble réel. Mes créations viennent des choses que j'observe dans la vie. Mes yeux sont comme deux caméras et mes oreilles comme deux micros. J'adore écouter et regarder...

Quand vous entendez le *maloya* pour la première fois, au mariage de votre frère, que représente cette musique à La Réunion ?

On ne la connaissait pas. Personne n'en savait rien. Au fur et à mesure que je grandissais, aux fêtes de première communion, de baptême, etc., il y avait toujours un groupe de femmes ou d'hommes qui dansaient dans un coin. C'est tout. Pour nous, ça ne signifiait rien du tout ! En grandissant, j'ai su que c'était le *maloya* et j'étais étonné que l'on ait envie de le redécouvrir, de réapprendre à le chanter. J'ai mis du temps pour comprendre.

Quel genre de musique aimiez-vous dans votre adolescence ? Écoutiez-vous le séga ?

Quand j'étais jeune, je n'aimais pas beaucoup le séga. Je préférais les musiques rythmées. Mais un jour un zoreille⁽¹⁾ m'a dit : *"Françoise, écris donc un séga comme tu l'aimes ! Tu n'es pas obligée de faire un séga à*

1)- "Zoreille" est le terme que l'on emploie à La Réunion pour désigner un Blanc de la métropole.

l'endormi.” Alors, je me suis mise à faire des ségas comme je les aime, gais, dansants, que les gens ont beaucoup aimé. J’y ai fait passer cet humour à la réunionnaise qui est très important pour moi, et qui est aussi mon plus gros défaut... Le seul diplôme que j’ai, c’est celui de l’humour ! Je fais passer de l’humour dans les histoires racontant la tristesse, la séparation, les difficultés de la vie, ce qui touche à la nature, parce que je suis moi-même pour la protection de la nature... Je traduis ce que je ressens et ce que mon pays me fait ressentir. Et c’est le *maloya* qui reste mon dada.

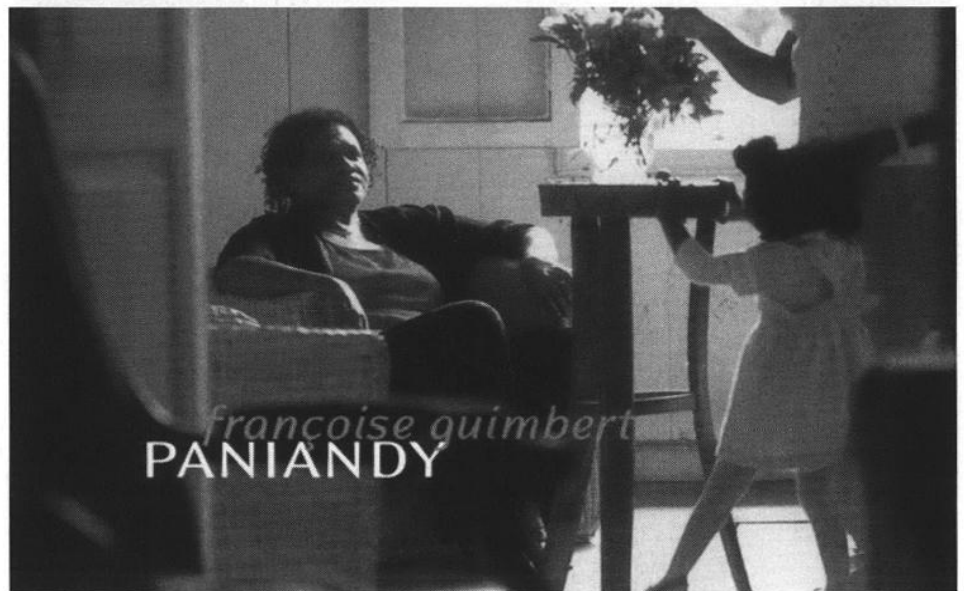
À quel moment de votre vie avez-vous décidé de vous consacrer à la musique ?

J’y ai toujours pensé très fort quand j’étais petite, mais je crois que Dieu m’a donné ce don-là parce que moi-même j’ai donné. Une demoiselle créole blanche, mademoiselle Prudent, qui était très riche et n’avait pas

Illustration non autorisée à la diffusion

“J’aime les ségas gais, dansants. J’y fais passer cet humour à la réunionnaise qui est très important pour moi.”

d'enfant, m'a demandé de venir travailler pour elle. Je la connaissais, tout le monde la craignait, et j'ai dit que je n'irai pas... Et puis voilà qu'un jour j'y suis allée. Je me suis sacrifiée pendant dix-huit ans à travailler chez elle. Je suis une catholique pratiquante, tout comme elle, et je crois que Dieu m'a donné ça [le don de la musique] en échange. Quand je suis allé chez elle, on m'a dit que je ne tiendrais pas une semaine : j'y suis restée dix-huit ans. J'ai su la comprendre et elle aussi m'a comprise. Elle ne m'a jamais traitée de bonne, mais elle m'appelait sa "petite fille". Quand elle m'envoyait chercher quelque chose chez quelqu'un, elle disait qu'elle envoyait sa petite fille. Mais quand les gens me voyaient arriver, une petite Cafre, ils ne voulaient pas croire que c'était moi : *"Comment ça la petite fille de mademoiselle Prudent, une petite Cafouine ?"* Elle m'a beaucoup aimée. J'habitais une belle maison créole de douze pièces. J'avais mes poules, mes canards, mon jardin. Les gens ne comprenaient pas, mais moi j'étais heureuse.



Paniandy, l'album sorti en 2001 qui l'a fait connaître.

Que vous a transmis cette demoiselle ?

Il y avait avant tout la confiance : une chose essentielle pour moi. Sur la base de cette confiance, je me donnais à fond dans mon travail et elle m'appréciait en retour. C'est alors que j'habitais chez elle que j'ai écrit "Tantine Zaza". L'inspiration m'est venue dans un bus. J'allais acheter un mélodica. J'avais cette musique dans ma tête et je n'avais rien pour l'enregistrer. Alors je suis entrée chez un vendeur de piano, en disant : *"Monsieur, je voudrais acheter un piano."* Et puis j'ai joué cette mélodie...

Comme ma patronne était professeur de musique, je l'entendais, de ma cuisine, donner ses cours de piano dans le salon. Je gardais ça dans ma tête. Je l'accompagnais à la messe, la laissais à l'église et dès que je rentrais, j'écrivais ça dans mon livre et je me mettais au piano. Après sa mort,

j'en ai fait mon métier. J'ai enseigné le solfège aux jeunes et beaucoup de ceux qui avaient commencé avec moi sont passés directement en deuxième année à l'École de musique.

C'est donc seulement après la mort de votre patronne, en 1990, que vous vous lancez dans la musique en professionnelle. Aviez-vous déjà composé beaucoup de chansons ?

Oui. J'avais déjà ce 45 tours, *Tantine Zaza*, que j'avais enregistré en 1978 et qui marchait bien. C'est ça qui m'a donné un nom. J'ai eu ensuite un autre grand succès avec "Ça gâte pas". J'ai aussi écrit des pièces de théâtre, que je monte avec des jeunes de mon quartier réunis dans mon association Pomme d'Aco, créée fin 1990 afin de valoriser la musique réunionnaise et la protection de la nature.

Pourquoi ce nom, Pomme d'aco ?

C'est le nom d'un arbre. Quand j'étais petite, j'étais toujours assise dessous : il était très beau, mais malheureusement, il n'existe plus. C'est un grand arbre, superbe, imposant, qui donne des fruits pleins de mystères. Il faut aller les chercher pour savoir s'ils sont mûrs. Ils ont une odeur un peu spéciale, lourde, qui fait penser à celle du melon... L'association à laquelle j'ai donné son nom vient en aide aux jeunes musiciens réunionnais qui écrivent, composent et ont besoin d'un soutien, pour faire leurs démarches auprès de la Sacem, trouver des petits contrats, faire des animations, enseigner la musique aux jeunes, etc. Ils peuvent aussi apprendre à chanter, à danser, à écouter et à comprendre les paroles chantées dans certains patois créoles pour les sauver de l'oubli.

Avec *Paniandy*, l'album de 2001 qui reprend beaucoup d'anciennes chansons dans de nouvelles orchestrations, votre carrière a pris une nouvelle tournure. Pour la première fois, vous êtes allé chanter en dehors de La Réunion. Comment s'est dessinée cette nouvelle carrière internationale ?

J'ai porté ce nouveau répertoire à travers le monde. Christophe David, que j'avais rencontré en 2000, m'avait fait comprendre que le public international connaissait déjà certaines musiques de La Réunion grâce à Danyel Waro, Granmoun Lélé ou Ziskakan, et qu'il nous restait à amener une autre dimension au répertoire réunionnais. Partout où je suis allée, aux Seychelles, en France, en Tasmanie, nous avons été accueillis avec beaucoup de chaleur. Partout, les gens sont venus vers nous. J'ai été invitée chez eux à partager leur façon de vivre, de manger, leur musique aussi. En Tasmanie, je n'ai rencontré qu'une Réunionnaise et deux Françaises. Au festival Africolor, près de Paris, on est venu me dire que quelqu'un demandait à me voir. C'était ma nièce. Elle avait trois mois la dernière fois que je l'avais vue à La Réunion. Et elle était devenue une femme avec son ami métropolitain.

Illustration non autorisée à la diffusion

Cette tournée internationale a-t-elle changé le regard de votre public à La Réunion ?

Quand je sors, quand je rencontre les gens, je vois que quelque chose s'est passé. Ils ont un autre regard sur moi et sur ce que je fais... Mais personnellement, je n'ai pas changé et je ne le remarque pas dans mon quotidien. Je reste moi-même, dans mon cocon. Je ne vois les gens que quand j'en ai besoin. La solitude est ma meilleure amie.

Depuis l'été 2003, vous avez quitté l'équipe qui vous accompagnait sur *Paniandy* et en tournée...

Oui, j'ai cessé de travailler avec eux parce que ça n'allait pas. Et quand ça ne va pas, pour moi, il faut savoir partir, pour mieux rebondir plus tard. Ça m'a causé quelques problèmes, comme de ne pas pouvoir jouer au festival des Nuits atypiques de Langon au mois d'août. Mais depuis, j'ai remonté un groupe. Le guitariste de l'ancienne équipe est resté avec moi et j'ai pris cinq autres musiciens que j'avais eu l'occasion de rencontrer en donnant des spectacles à La Réunion. Je tra-

vaille beaucoup. Mon association a sorti le CD d'un jeune musicien réunionnais et mon nouveau single, "Déboulonné", qui annonce mon prochain album, *Reste la même femme*, à paraître en 2004. J'y reprends une chanson de Francis Cabrel, que j'ai rencontré à Bordeaux. Il m'a donné son feu vert et m'a dit qu'il avait hâte d'entendre ma version. Mais je ne peux pas vous révéler le titre de la chanson... Cabrel est un grand. J'ai tous ses CD et toutes ses chansons me touchent. Il aime la nature, comme moi, et j'ai pris une de ses chansons sur ce thème. ◀

Propos recueillis par François Bensignor



François Bensignor, "Danyel Waro"
▶ Chronique *Musiques*, n° 1223, janvier-février 2000